Acfas—Religion, genre et sexualité

Je tiens à remercier nos trois présentateurs pour la qualité et la pertinence de leurs interventions. Nous venons d'entendre trois communications bien distinctes l'une de l'autre, mais qui s'entrecoupent sur certaines thématiques. Une de mes fonctions en tant que discutant, ce n'est pas nécessairement de critiquer, mais plutôt de faire ressortir les points communs entre ces présentations. Je vais donc vous proposer trois thématiques en ce sens. Mais permettez-moi d'abord de faire quelques commentaires plus généraux, ~~et aussi très personnels,~~ sur la fascination que nous entretenons envers toute discussion de religion, genre et sexualité.

C'est un sujet qui—si vous me permettez l'expression—excite. Et ça excite, en partie, parce que les gens pensent que la religion, le genre et la sexualité sont des choses qui sont foncièrement en opposition, et que la religion—eh, bien—c'est plus souvent quelque chose qui contraint la sexualité, qui défend, et qui interdit. Nous avons des échos de cette attitude dans la présentation d'Yves Goguen sur la réaction de certaines écoles catholiques ontariennes et la question de l'égalité des personnes LGBT. Pourtant, nous savons fort bien que la religion peut aussi servir un important rôle prophétique et avant-gardiste, comme nous l'a si bien démontré Max Weber, et que nous avons trop facilement tendance à oublier.

Les présentations d'Hélène Thibault et de Mathilde Vanasse-Pelletier, quant à elles, nous rappellent une autre vérité : que la religion demeure une dimension

importante, si non essentielle, de l'identité humaine, soit au niveau personnel ou dans sa dimension collective. Je crois que ce fut là une des grandes erreurs de parcours lors des débats sur la fameuse Charte des valeurs. Le gouvernement avait oublié cette vérité fondamentale. Ce n'est pas parce que la religion est chassée, qu'elle ne revient pas au galop ; en réalité, elle n'était jamais vraiment partie. La religion, comme nous l'ont démontré nos trois travaux de recherche de ce matin, demeure un enjeu sociologique et culturel important. C'est difficile, très difficile, de vraiment s'en départir. Elle est partie prenante de la réalité identitaire humaine.

Ces trois communications font ressortir plusieurs thématiques, mais je vous en propose trois : premièrement, la religion est toujours politisée ; deuxièmement, elle est plus souvent que non source de conflit (ces deux éléments—politisé et conflictuel—vont de pair) ; et troisièmement, et non pas le moindre, elle est aussi sujette à la manipulation. Et lorsque nous y ajoutons les questions de genre ou de sexualité, le « mixage » peut parfois devenir explosif. Car sexualité et genre sont toujours des sujets politisés, et non pas exclusivement, ou même à prime abord, de simples questions d'identité. En d'autres mots, l'axe religion-genre-sexualité est en ébullition constante, et elle génère toujours toutes sortes de tensions.

Je me sers du mot « politisée » dans son sens le plus large—en lien avec le quotidien—et non pas en rapport avec les sciences politiques ou des questions de gouvernance. Nos trois présentations mettent l'emphase sur ce caractère politique

de la religion : que ce soit la question de la collision de droits fondamentaux en Ontario, de la représentation des femmes mormones dans les médias américains, ou même la façon dont une chercheuse en Tadjikistan se positionne face à ses sujets de recherche, et si oui ou non elle décide de cacher ou de leur dire certaines choses. Ce sont tous les fruits de certains choix politiques. En d'autres mots, la religion est un terrain fertile d'affrontements. La religion, tout comme la sexualité, reflète une prise de position. Rien, ni personne, n'est neutre, n'est pas politisé, n'est pas sexué/e, ou ne peut pas s'impliquer. Rien n'est acquis ; rien n'est stable. La dynamique pouvoir/connaissance dont parle Michel Foucault révèle ici toutes ses couleurs, à la fois vives et déstabilisantes. Ceci me frappe surtout dans ce qu'Hélène Thibault nous a décrit : une femme qui habite, à la fois, de multiples zones identitaires, et donc qui doit négocier constamment les contours de ce que les autres croient qu'elle est, ou qu'elle n'est pas.

En ce qui concerne la manipulation de la religion, les textes d'Yves Goguen et de Mathilde Vanasse-Pelletier sont éloquents à cet égard. Mais même dans ces situations de conflit qu'ils décrivent, tout n'est pas sombre. De l'affrontement entre certains droits fondamentaux—peu importe la perception des différents principes en cause—sortira un élargissement de la compréhension même des droits collectifs, surtout pour une population marginalisée et vulnérable comme les personnes LGBT. La religion peut donc servir, à la fois, d'entrave à la justice

sociale, tout comme elle peut aussi faire avancer les causes les plus nobles. Quant aux femmes mormones et la question de la polygamie dans les médias américains, ce qui me frappe c'est comment la série télévisuel « Big Love » manipule non pas nécessairement les questions de sexualité ou de genre, mais plutôt celles se rapportant à la notion de classe sociale. Il y a de bons mormons polygames—ceux qui sont beaux, aisés et qui vivent dans les quartiers huppés—et il y a les autres, les laides et pauvres, les mauvais mormons polygames. Ici, la polygamie n'est qu'une excuse. Ceci nous rappelle l'importance de toujours garder à l'esprit l'axe sexualité-classe sociale dans nos travaux de recherches et d'analyse sur la religion.

Je termine avec la question de pourquoi la sexualité fait si souvent peur à la religion et aux personnes croyantes. Pas toujours, mais souvent. C'est une vérité que nos trois présentations mettent en évidence. Je crois qu'une des dimensions importantes de cette question se rapporte à la notion de contrôle. La sexualité et le genre—qui ne forment qu'un, il faut bien le souligner—sont, de par leurs natures, incontrôlables. Oui, la religion essaie toujours de les contrôler, de les fixer et de les contraindre, mais genre et sexualité ne se prêtent que rarement au jeu, et ce, plus souvent à court qu'à long terme. Sexualité et genre sont d'abord et avant tout anarchiques, parce qu'ils sont surtout des performances, des mises-en-scènes. Et comme toute bonne pièce de théâtre, ils frappent, certes, mais ils sont transitoires et passagers. La religion, par contre, raffole beaucoup trop souvent de ce qui immuable.